



La reconstitution de Cedar III figure dans l'installation «l'Album du Président». PHOTO DR

Quand le pays du Cèdre visait le ciel

Au début des années 60, grisé par la conquête spatiale, le Liban veut lancer ses propres fusées. Un documentaire raconte ce projet civil tombé dans l'oubli avec la guerre.

Par ANNE DIATKINE
Envoyée spéciale à Beyrouth

Certains ont peur d'elle. D'autres ne la voient même pas. Ou pensent qu'elle a toujours été là, qu'ils passent devant elle depuis dix ans. Elle est fine, plus petite qu'on ne l'imaginait, blanche comme une baleine, immaculée comme une utopie, dont on sait que le propre est de n'avoir ni lieu ni de lieu. Toujours été là ? A Beyrouth ? Quand, aujourd'hui encore, en période de non-guerre, il n'existe pas de plan fiable de la ville, tant les destructions et constructions se superposent, et les rues portent des noms variables, ou absents ? Elle

est blanche, elle a l'air solide, faite pour durer. Blanche comme un trou de mémoire, peut-être. C'est une «rocket», une fusée spatiale qui ressemble fort à un missile, car si le mot est équivoque, l'objet l'est tout autant. Ce monument à la science a été conçu, puis installé sur le parvis de Haigazian, l'université arménienne de Beyrouth, par Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, couple de cinéastes et plasticiens libanais, le 21 février 2011. Cette petite université, inaugurée en 1955, est le lieu où l'incroyable se produisit.

Par inadvertance, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, nés à Beyrouth en 1969, juste après que l'homme a marché sur la Lune, ont découvert que le Liban avait eu, au tout début des années 60, un projet de conquête spatiale, avec de vraies fusées fabriquées par un jeune homme de 22 ans : Manoug Manougian, un mathématicien né à Jérusalem-Est et d'origine arménienne, qui avait migré de fraîche date au Liban. Quand le projet devient trop évidemment capté par l'armée, Manoug Manougian et son équipe de très jeunes étudiants s'éclipsent. Le but, affirme le mathématicien, n'a jamais été militaire.

Annésie collective

Aussi invisible que la lettre volée, car toujours en vente à la poste, un timbre à son effigie témoigne de l'existence de Cedar IV. Joana et Khalil ont interrogé les proches et moins proches, passé des appels à témoins à

la radio, et personne, absolument personne, ne se souvenait de ces lancements de rockets pacifiques, pourtant de plus en plus performantes, au point d'interrompre tout trafic aérien et de perturber les ondes lors des derniers essais. Quelqu'un aurait pu se rappeler, ne serait-ce que parce qu'il n'aurait pas pu prendre l'avion ce jour-là ou parce que son émission préférée aurait été supprimée ? Eh bien non. La presse de l'époque lui accordait ses gros titres, mais une amnésie collective semble avoir saisi les contemporains, comme dans un conte de Perrault. Khalil : «Des événements engloutis, on en trouve à la pelle au Liban, où le provisoire conduit à vivre dans un présent perpétuel. Mais, en général, l'oubli est lié à un événement traumatique. Pourquoi a-t-on refoulé ce rêve de conquête spatiale ? Pourquoi ne nous en a-t-on jamais parlé ? » Et d'autres trésors en cascade ne peuvent-ils pas découler de cet oubli ?

A Beyrouth, le documentaire de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, *The Lebanese Rocket Society*, sous-titré «l'étrange histoire de l'aventure spatiale libanaise» (1), provoque une stupeur et le déploiement d'interrogations identitaires. Pour le spectateur européen, le film relate les turbulences d'une idée fixe, et une fusée reste une fusée. Pour le spectateur libanais, la fusée Cedar dépasse le cercle des fans de l'espace pour devenir un symbole. Le symbole d'un rêve qui aurait pu changer le destin du Moyen-Orient, d'une intégration intercommunautaire, et de la

force d'un individu – «dans un pays où l'on se demande constamment comment exister en dehors de son clan», dit Khalil Joreige. L'intensité des questionnements existentiels que suscite cet engin oublié surprend. La fusée agit comme un kaléidoscope, dont chacun saisit un fragment pour ressaisir sa propre vie.

«Une nation moderne et multiculturelle»

Arsinée Khanjian, comédienne libanaise d'origine arménienne, vit au Canada et a fait le voyage pour voir le film en avant-première à Beyrouth : «Ce qui m'émeut infiniment, ce sont les initiatives d'un petit groupe de migrants qui prennent de l'ampleur et sont offertes au pays d'accueil. Le film a ravivé ma gratitude à l'égard du Liban, qui nous a donné immédiatement la nationalité libanaise, bien sûr aussi pour des raisons démographiques, parce que les Arméniens sont chrétiens. Mais nous nous sentons tout autant proches de la culture arabe, si bien que pendant la guerre de 1975, nous sommes restés neutres, décevant de tous les côtés.»

Arsinée développe : «J'appartiens à une communauté obsédée par son histoire, mais je suis libanaise, un pays où l'oubli est inversement proportionnel à l'hypermnésie arménienne. Le film parle aussi de cette double culture.» Une jeune spectatrice libanaise, catégorique : «Je voulais quitter le Liban, car je pensais qu'aucun projet n'était possible ici, où on ne peut même pas avoir l'électricité une journée entière sans coupure.» Et maintenant ? «Je reste !»

Nayla Tamraz, universitaire, libanaise d'ori-



The Lebanese Rocket Society, en 1962 à Dbaiyeh, avant le lancement de Cedar III. PHOTO DR



Tir de Cedar IV, en 1964. PHOTO ÉDOUARD TAMERIAN

gine arménienne, tout d'abord sceptique : «Je me fiche des fusées, et j'ai bien du mal à me reconnaître une origine. Et pourtant, je ne peux pas rester en dehors de cette histoire. Tout ce que montre le film – l'inaccessibilité des archives, comment la guerre de 1967 a oblitéré ce qui lui précède – me touche. La fusée m'apparaît comme un détour pour se réconcilier avec une mémoire plus ancienne», poursuit l'enseignante. Comme beaucoup, Nayla n'a pas connu d'autre histoire que celle de la guerre. «Or, cette guerre est sans récit collectif, si bien qu'il est très difficile pour nous, qui étions enfants, de se l'approprier, pour pouvoir s'en détacher. Elle est sans vainqueur ni vaincu, toutes les parties sont restées en place.» Au Liban, on ne célèbre d'ailleurs pas sa fin, mais son début, sur le mode du plus jamais ça. La jeune femme : «Pour les gens de ma génération, il n'y a aucune référence positive associée au Liban. Or, le film nous montre qu'on a été une nation moderne et multiculturelle.» Tous les jeunes gens le répètent : «A partir de 1943, date de l'indépendance du Liban, nos livres d'histoire s'arrêtent. Bien sûr, nos parents nous parlent de la guerre. Mais ce sont des bribes de récits subjectifs.»

Khalil Joreige : «Des archives, il y en a partout.

Mais rien n'est indexé. Ni le son, ni l'image, ni les écrits.» Or, comment écrire l'histoire sans accepter un tri ? La question est si cruciale que, depuis plusieurs mois, le Parlement débat pour tenter de s'entendre sur un manuel d'histoire scolaire. En attendant le moindre résultat, le quotidien *Al Nahar* s'enthousiasme et titre : «Le cinéma nous rend ce que l'histoire nous a volé.»

Pour accompagner le film, le mathématicien Manoug Manougian est retourné à Beyrouth, cinquante ans après avoir quitté le pays. Sa femme, Josette, filleule de Saint-Exupéry et dont le propre père est un aviateur héros de la Résistance, lui demande : «Allons visiter le quartier où nous vivions.» Mais rien n'est reconnaissable. En Floride, à Tampa – la ville que Jules Verne a choisie pour envoyer sa fusée dans la Lune –, Manoug Manougian enseigne les mathématiques à l'université. Chez lui, tout dormait bien rangé : photos, pellicules non développées, maquettes, journaux. «Je m'en souvenais comme si c'était hier. Je n'attendais que ça : que des gens me demandent d'ouvrir ma malle.»

Quand il est arrivé au Liban, il a agi en amateur, au sens strict du terme : pour assouvir sa passion et sans enjeu financier. A Haïga-



Le timbre de 1964. PHOTO DR

zian, il a initié son club de «rocketry» comme d'autres cueillent des champignons, avec quelques étudiants, tous arméniens, de 16 et 17 ans. «Nous n'avions aucune revendication communautaire, il se trouve que les élèves de cette très jeune université étaient majoritairement arméniens.» Ensemble, ils apprennent tout : à construire la fusée et à fabriquer eux-mêmes leur propre combustible, dans le laboratoire de l'université.

Erreur de trajectoire et incident diplomatique

Avant le film, Manoug Manougian n'avait pas eu l'occasion de voir ses propres archives développées – pellicules en super 8, 16, 35, car tous les essais étaient immortalisés, d'abord par un ami, puis par les actualités télévisées. Sur ces images retravaillées par Joana et Khalil, on voit par exemple de très jeunes gens s'affoler car leur premier bébé fusée est tombé dans la montagne, près d'une église, un dimanche après la messe. Dès lors, l'armée libanaise met à leur disposition un terrain afin, officiellement, de limiter les dangers. Dès 1962, Manoug et sa petite équipe sont invités par le président du Liban, Fouad Chehab. Chaque lancement de fusée, bordé par l'armée, est public et annoncé dans la presse. Jusqu'à l'incident diplomatique : en 1963, une erreur de trajectoire manque de détruire un bateau anglais, à proximité de Chypre. Les grandes puissances s'agacent.

Que veulent donc ces Libanais ?

«Notre rêve était de transformer cette fusée en arme. Mais, bien sûr, on faisait croire à Manoug qu'on était là pour la science», avoue dans le documentaire, cinquante ans plus tard, le général Wehbé. Manoug Manougian s'est senti trahi lorsqu'il a découvert les propos de son allié et ami dans le documentaire. «Sa mort récente a interdit toute élucidation. Est-ce qu'il réécrit l'histoire ? C'est possible», dit Joana. Manoug Manougian promet que l'armée n'a jamais interféré dans leurs recherches. Il reconnaît cependant que les Israéliens s'y sont intéressés, dans la mesure où la fusée acquit très tôt un rayon d'action susceptible d'atteindre ses frontières. Sa femme, Josette, a d'autres souvenirs. Selon elle, dès les premiers essais, le couple ne pouvait pas faire deux pas sans voir «des messieurs tout en noir et costume cravate nous suivre et nous encercler, alors qu'on était allongés en maillot de bain sur la plage». Le bureau de Manoug Manougian était souvent fouillé. Sollicité par le KGB et la CIA, le mathématicien réussit cependant à décliner toutes les propositions, «sans les insulter». Aujourd'hui, à Tampa, ses étudiants lui ont demandé s'ils ne pourraient pas à nouveau créer une «rocketry». Manoug a donné son accord, à condition qu'ils inventent des fusées «sans combustible». Après les premiers essais, de nouveau, la Nasa a contacté Manoug Manougian. ◆

(1) En salles mercredi.



Dans une rue de Beyrouth. Aujourd'hui, l'aventure spatiale inspire les grapeurs ou les dessinateurs de fanzines. PHOTOS DR. M. KASSAB

